

Traversée de l'Afrique en caravane par Claude Poirier

Livre 6 : Du Bénin au Gabon Partie 1 sur 2

Cotonou, Bénin, mercredi 12 janvier 2000 :

Nous ayant rejoint sur le parking de l'hôtel, visiblement tracassé, le directeur général du Sheraton hurle que je suis complètement dingue, que jamais je ne passerai avec une caravane et un 4x4, que je ne connais pas le Nigeria et que c'est le pays le plus dangereux d'Afrique ! Les chauffeurs de taxis rajoutent et assurent que, même s'ils crevaient de faim et payés une fortune, jamais ils n'iront là où la police est de connivence avec les bandits. D'autres relatent l'assassinat de l'un des leurs la semaine précédente à Lagos et d'autres encore ce qui est arrivé, deux jours plus tôt, à un journaliste que des criminels n'ont pas hésité à tuer en plein jour pour lui voler sa Mercedes.



Pour ne plus les écouter, je pars chercher mon visa et hèle une des petites zemidjans qui, pilotées par des hommes facilement reconnaissables à leurs chemises jaunes numérotées, offrent un moyen de transport efficace et bon marché. La petite moto taxi se faufile entre les voitures et, pour cent francs CFA, (soit l'un de nos francs), elle me transporte au centre de la ville qui, comme Nouakchott et Bamako, n'offre aucun intérêt. Chargé de me remettre mon visa, le préposé m'apostrophe et me dit: **«Vous voulez votre visa, tenez le voilà mais pour traverser mon pays, il faut être conduit par Dieu, bonne chance !»**.

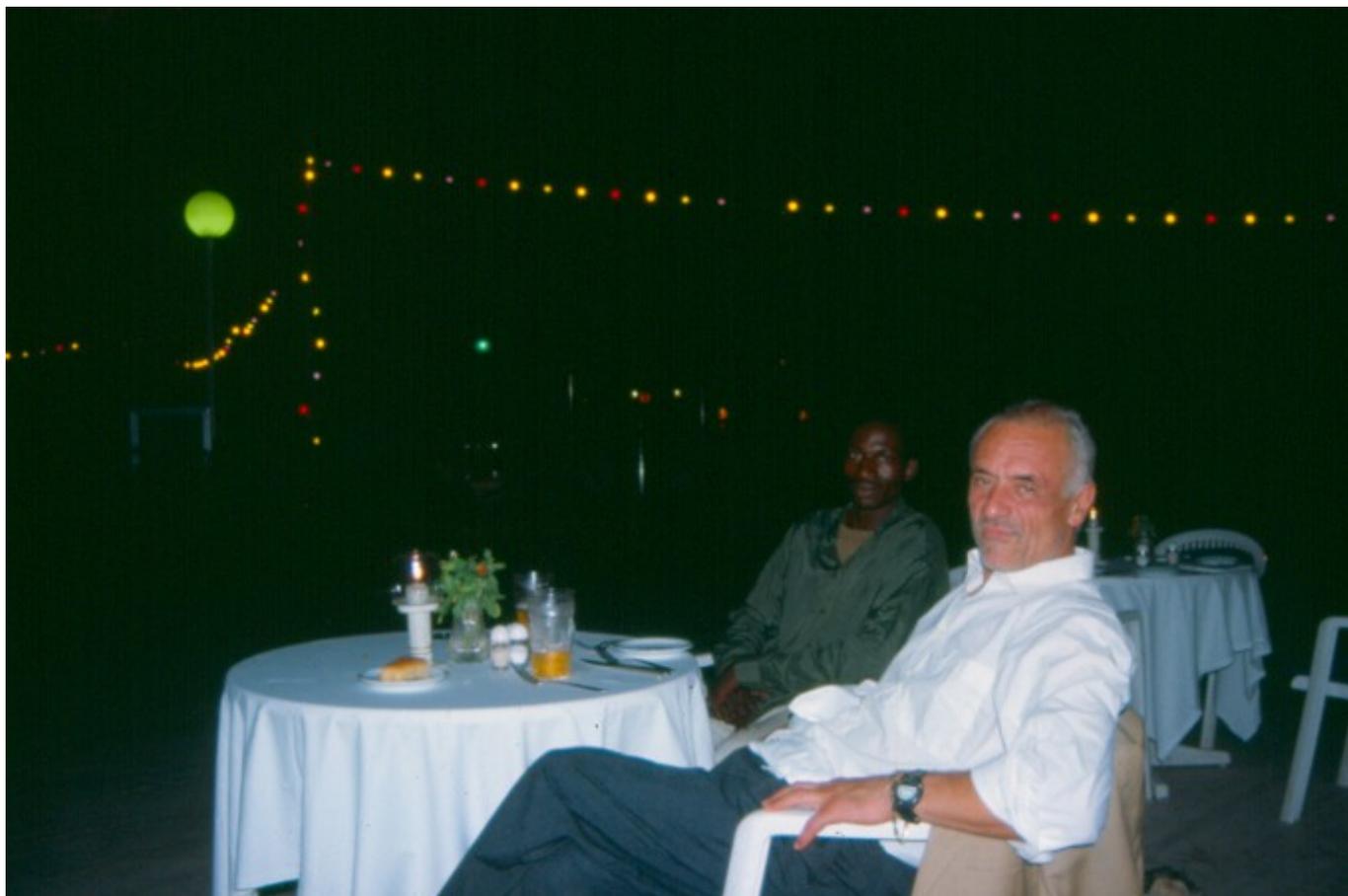
Le passage de la douane nigériane est un grand moment. À chaque formalité, je dois distribuer des nairas à tous et à toutes. Deux mille nairas soit l'équivalent d'à peu près 120 francs changent ainsi

prestement de poches. Pour la première fois depuis l'entrée en Mauritanie, le laissez-passer pour mes véhicules n'est pas payant. Je trouve cela curieux. Le directeur général de l'hôtel Méridien me donne immédiatement son accord pour que je gare mes véhicules sur leur parking et me précise que cet endroit est le plus sûr de la capitale nigériane.



A peine installé, un carton de douze bouteilles d'eau minérale nous est gentiment offert par Antonella qui nous convie à la rejoindre dans son luxueux salon de coiffure. Deux bières glacées nous y attendent. Grâce aux ventilateurs, la température est supportable et presque fraîche. J'apprécie à sa juste valeur cet accueil chaleureux et, pour la première fois depuis le début de notre périple, je m'exprime en anglais. (La langue officielle du Nigeria) Antonella m'apprend que, née à Londres, elle a voyagé aux Etats Unis et dans de nombreux pays d'Europe. Comme à chaque rencontre avec des gens qui ont beaucoup voyagé, je savoure ce bref instant que le destin nous fait partager. Sur son ordre l'une de ses collaboratrices coupe les cheveux de Kaly. Il est ravi. La douche que je prends dans l'arrière boutique est un régal.

Avant de partir Antonella m'assure que nous pourrons dormir tranquilles. Son gardien surveillera mes véhicules au cours de la nuit. Ma rallonge est branchée sur l'une des prises de courant du salon et Nadrêva brille de tous ces feux. Tout en dégustant mon apéritif qui, pour une fois, est frais grâce au saladier de glaçons que nous a apporté le gardien, je me remémore ce qu'Antonella m'a appris du Nigeria qui, avec ses cent vingt millions d'habitants, est le pays le plus peuplé d'Afrique et de ses privilégiés qui jouissent de la manne pétrolière... Le chef français avec lequel j'ai pris contact dès notre arrivée a préparé un repas pour des Baby's qui s'en régalaient. La radio que j'écoute diffuse les chansons que j'aime. Je suis à Lagos et je n'ai plus peur du Nigeria, peut-être à tort me dis-je en pensant qu'une telle renommée ne peut qu'être fondée. Ce n'est pas un hasard si Antonella m'a dit avoir trois robustes bergers allemands chez elle.



Attiré par les chansons entendues, nous rejoignons le bar de l'hôtel où de jolies jeunes femmes me sourient. J'imagine que l'une d'elles frappe à ma porte et me dit : « Bonsoir patron, c'est l'amour qui passe... » Devant le faste qui nous entoure, Kaly n'en revient pas ; jamais il n'est entré dans un tel établissement. Dans ses yeux brille l'espoir de continuer et la reconnaissance des moments vécus. Par l'une des baies vitrées, je vois des hommes qui s'enfuient, poursuivis par ceux de la sécurité ...

Jeudi 13 janvier 2000 :

Ce matin, lors de mon départ, les conseils d'Antonella n'avaient rien de rassurants :
« Les villes que tu vas traverser sont très dangereuses. L'un de mes amis est propriétaire d'un hôtel à Bénin City. Va chez lui, tu y seras en sécurité et très bien reçu ! Près de quatre cents kilomètres séparent les deux villes. Si tu vois des gens te faire des signes et te montrer tes pneus, tu fonces. Lors de tes arrêts, qu'ils soient militaires ou policiers, tu ne comprends pas l'anglais. Tu joues au con. Tu inventes, tu bafouilles... Tu dis que tu travailles pour l'ambassade de France... Et, surtout tu ne t'attardes pas. » Sur la route, les policiers qui nous arrêtent semblent très nerveux. Leurs regards n'ont rien d'aimable et les mitrailleuses qui équipent leurs véhicules sont prêtes à fonctionner. Alors que nous traversons un petit village, un groupe de civils armés de machettes et de gourdins qui s'agressent violemment de part et d'autre de la chaussée, essayent de nous stopper. Je ne ralentis pas et fonce sur eux. Cent mètres plus loin, d'autres policiers nous arrêtent et les conseils d'Antonella s'avèrent, une nouvelle fois, très précieux. A chaque arrêt, ils fonctionnent. Prenant son nouveau rôle très au sérieux, Kaly joue les agents de sécurité. Muni du badge de l'ambassade pour laquelle il travaillait comme gardien à Nouakchott et tenant de telle façon la barre antivol de mon 4x4 que de l'extérieur elle peut passer pour une arme, son comportement corrobore mes dires et les policiers ou gendarmes qui nous interpellent pensent réellement que nous pouvons être de l'ambassade. Pour me décontracter Kaly me cite des proverbes bambaras :

« Dieu seul sait comment nourrir un serpent aveugle!... Je suis tranquille comme de l'eau fraîche dans le canari !... »

Trois heures après notre départ de Lagos, nous apprenons par R.F.I que la ville est à feu et à sang. Les boutiques sont saccagées et pillées, les émeutes font des dizaines de morts... Ces événements expliquent la nervosité des policiers. Le mal nous entoure, nous précède, nous suit mais ne nous atteint pas. Convaincu que, seul mon mental et ma force de décision nous écartent du danger, Kaly me fait part de ses réflexions. Je ne crois pas qu'il suffise de décider pour réussir. Je pense davantage à Francisco et au gri-gri qui me protègent.

Nigéria, vendredi 14 janvier 2000 :



Après avoir traversé sans encombre Onitsha, Owerri, Aba et une grande partie du Nigeria qui, avec le Bénin peut se targuer d'avoir les meilleures routes depuis le Maroc, nous sommes arrivés à Calabar où, selon le chef de la sécurité de l'ambassade de France à Lagos, je dois obtenir mon visa pour le Cameroun et où nous devons franchir la frontière. Infiniment plus calme que dans les villes traversées préalablement et les monstrueux embouteillages n'étant plus d'actualité, la population paraît moins nerveuse. Je profite des prix très attractifs du gasoil indispensable pour alimenter un 4x4 extrêmement gourmand et fais le plein avant de quitter le pays. Ce carburant que j'achetais sept francs cinquante le litre au Bénin ou au Togo, ne coûte qu'un franc vingt-cinq au Nigeria et le pompiste m'apprend qu'il me coûtera trois fois plus cher au Cameroun et davantage encore au Gabon.

Samedi 15 janvier 2000 :

Le consulat étant fermé le week-end, les réceptionnistes de l'hôtel qui, hier soir m'ont autorisé le stationnement sur leur parking, me communiquent l'adresse de Monsieur le consul du Cameroun. Quelques minutes plus tard, Charly et Nadrêva sont garés devant sa résidence. Compréhensif et sympathique, il nous reçoit trois heures plus tard et m'apprend que, comme dans les autres pays de la C D A O, des accords particuliers existent entre le Cameroun et le Mali. Kaly (qui n'a toujours pas de passeport) ne sera pas rejeté à la frontière qui, en raison de troubles entre les deux pays, est fermée depuis belle lurette !

Les renseignements de mon ambassade n'étaient pas actualisés ! Ekok est la seule frontière que l'on peut franchir et nous aurions pu nous y rendre directement ; ce qui nous aurait évité un long détour de plus de quatre cents kilomètres. A la suite de notre cordiale conversation, le Consul me rend mon passeport et son nouveau visa contre un règlement de trente mille francs CFA.



Ekok donne raison au sorcier d'Adjohoun et au marabout du Mali... la traversée du Nigéria s'est réalisée sans anicroches. Sur la piste de trente kilomètres qui mène à la frontière, nous subissons des arrêts injustifiés de civils et de policiers. Fort heureusement, l'argument «ambassade de France» fonctionne toujours aussi bien et les fonctionnaires se méfient. Les dernières formalités durent un peu plus de deux heures et chaque fonctionnaire cherche la petite bête pour obtenir des nairas. Parfaitement en règle, je les contre systématiquement. Il me reste deux cent cinquante nairas, pas un ne sortira de ma poche. Le petit pont en bois traversé, nous pénétrons dans un village où notre bivouac s'installe devant les bureaux du poste de douane. Tranquillisé, j'écoute les bruits de la forêt et le chant des cigales. Les vers luisants parsèment le sol et les lucioles m'égayent de leurs jolis traits de lumière. De monstrueuses fourmis rouges piquent les Baby's qui, par peur, se réfugient chez les douaniers. Proches de nous, des camionneurs discutent et d'autres boivent. Le village s'éteint doucement et le fleuve s'écoule tranquillement. Les crocodiles dorment et les éléphants barrissent. Les chèvres rient et la chance une nouvelle fois nous sourit.

Dimanche 16 janvier 2000 :

Beurré comme un petit Lu, à cinq heures du matin, un douanier me réveille et me remet le laissez-passer qu'il a rédigé au cours de la nuit. Reposé et ragaillardisé par cette halte nocturne, j'affronte l'enfer qui ressurgit sur la piste qui longe le Mont Cameroun et traverse l'épaisse forêt équatoriale. Douze heures ne suffisent pas pour franchir les cent vingt premiers kilomètres qui, comme en Mauritanie, au Mali et au Togo, forment une frontière naturelle difficilement franchissable. Interrompue à un endroit et comme par enchantement par cinquante kilomètres de route bitumée et fracassée, la piste nous conduit vers un autre village camerounais anglophone où les autochtones et le chef de village me réclament, dès notre arrivée, de l'argent pour picoler.



Pour la première fois, nous subissons les tracasseries d'une population alcoolique et hébétée. Les villageois restent plantés autour de nous et nous observent comme des bêtes curieuses. Cherchant ma chienne, je constate qu'elle a disparue. Sachant que, dans cette région, les gens mangent les chiens et que Zimba ne s'éloigne jamais, j'en conclus qu'elle m'a été volée et je me rends chez le chef du village. Au centre de la pièce sale et lugubre, trône un présentoir où sont déposées quatre paires de chaussures magnifiquement cirées qui semblent irréelles tant elles dénotent dans cet univers où les administrés (comme leur chef), marchent pieds nus. Accompagnant le geste à la parole, je passe la lame de mon gros opinel sous ma gorge et, menaçant, je lui ordonne que ma chienne me soit rendue immédiatement. A mon retour, les gens braillent et hurlent devant Nadrêva et le chant des insectes est couvert par des rires gras. Deux heures plus tard, un groupe de villageois me ramène ma chienne en la maintenant comme un gibier mort, ce qui fort heureusement n'est pas le cas.

Lundi 17 janvier 2000 :

Une autre "Spéciale" de quarante-deux kilomètres que nous parcourons dans le temps record de six heures quinze minutes, nous conduit vers un poste où les gendarmes me réconfortent et me disent tout en me tapotant l'épaule : « Tu vas voir patron, ça va aller ! Tu vas réussir, tu arriveras !... Nous autres les Africains, nous devons souffrir !... Nous avons honte... L'argent que vous nous envoyez pour refaire les routes va directement dans les poches de certains. Ils profitent de l'aubaine et achètent de magnifiques appartements dans les beaux quartiers de Paris ! Mais, tu vas voir patron, ça va aller, tu vas réussir ! ».



Après avoir enfin rejoint Douala et emprunté la belle route à péage qui mène à Yaoundé, lors de notre halte nocturne et au cours du dîner auquel nous avons conviés Simon et sa famille, notre hôte me dit :

« ... Pendant ce temps, nous mourons de faim et du manque de soins. Comme les hôpitaux catholiques, les O.N.G. sont un véritable scandale. C'est un business ! Ils ne nous soignent que si nous pouvons déposer une caution équivalente à cinq mille francs français. Ils prennent des photos et obtiennent des subventions à Paris. Ils ne font rien pour nous. Le système est pourri! ».

En écoutant ce que dit Simon, je pense à Mariette et je me demande si ces considérations basement matérielles font partie de ses motivations. Je revois les épaisses liasses de billets aperçues sur son bureau alors que j'étais rentré par inadvertance et qu'elle recevait son associé Béninois. Interloqué par ce constat, alors qu'elle se plaignait à chaque instant de son manque de moyens, je n'ai pas voulu y croire ! N'ayant pas encore obtenu l'assentiment des autorités compétentes, ce qu'elle attend impatiemment. Je sais qu'elle pratique son entraide sans autorisation et je me questionne sur ses mirifiques motivations qui ne sont peut-être pas si désintéressées qu'elle veut bien le laisser entendre.

Je me demande si son action n'est pas plutôt dictée par le 4x4 flambant neuf qui lui a été offert, ainsi que les nombreux cadeaux qu'elle ramenait de son voyage, par des associations de sa région d'origine en France. Le temps mis pour rentrer en s'attardant dans les endroits touristiques comme le pays Dogon ne plaide pas vraiment en sa faveur. Face à son comportement, l'impression que j'ai est chargée de suspicion. En y réfléchissant, je me dis que cela importe peu, ce qu'elle offre est de toute façon un plus non négligeable pour ses petits orphelins dépourvus de toute autre solution pour avancer dans cette vie qui dès le départ est pour eux cauchemardesque.

Mardi 18 janvier 2000 :

Réveillé par le chant d'un coq, il est l'heure de se lever. Le bain que je prends avec les Baby's dans le cours d'eau voisin nous comble de plaisir. L'eau est à une température exquise et je ne me suis pas lavé depuis Lagos. A mon retour, Simon m'apprend que, sur cette route où nous avons passés la nuit toutes fenêtres ouvertes, sont commis de nombreux délits et que les «grumiers», (ces puissants camions qui roulent à grande vitesse et transportent de colossaux troncs d'arbre), ne ralentissent jamais. Averti, je me méfie.

